



Fabula / Les Colloques

La parole aux animaux. Conditions d'extension de l'énonciation

L'énonciation animale : une *praxis énonciative* en lien avec le vivant ?

Nicole Pignier



Pour citer cet article

Nicole Pignier, « L'énonciation animale : une *praxis énonciative* en lien avec le vivant ? », *Fabula / Les colloques*, « La parole aux animaux. Conditions d'extension de l'énonciation », URL : <https://www.fabula.org/colloques/document5366.php>, article mis en ligne le 27 Mars 2018, consulté le 05 Mai 2024

L'énonciation animale : une *praxis énonciative* en lien avec le vivant ?

Nicole Pignier

Introduction

La question d'une possible énonciation animale ne pourrait advenir si l'on ne faisait pas l'hypothèse des capacités du monde animal à symboliser voire à communiquer. L'« extension » de l'énonciation interroge la faculté d'autres êtres vivants, hors les êtres humains à interpréter leur milieu, l'acte de symboliser ne pouvant avoir lieu sans processus de signification. De tels objets d'étude élargissent, enrichissent le dénominateur commun entre les êtres humains et les autres êtres vivants, en l'occurrence les animaux. Les uns et les autres, non seulement font partie du vivant mais encore semblent partager, dans une mesure qui reste à préciser, des aptitudes à interpréter leur milieu.

Ces questions font écho à notre ouvrage *Le design et le vivant. Cultures, agricultures et milieux paysagers*¹, ainsi qu'à notre contribution intitulée « Propositions pour une méso-sémiotique ou sémiotique des milieux »². Ces textes questionnent les incidences tant épistémologiques que sociétales qui adviennent dès lors que l'on interroge, d'une part la base écologique de nos mondes techno-symboliques, d'autre part les capacités d'autres êtres vivants à symboliser, à énoncer et à communiquer.

Précisons que nous entendons le concept de *milieu* dans le sens que lui attribue le géographe et philosophe Augustin Berque³, à partir des travaux du naturaliste, biologiste allemand Jakob Von Uexküll⁴ ainsi que ceux du philosophe japonais Tetsurô Watsuji⁵. Le milieu se distingue du donné environnemental brut. Le sens des choses relève d'une dynamique selon laquelle le donné environnemental est

¹ Nicole Pignier, *Le design et le vivant. Cultures, agricultures et milieux paysagers*, Paris, Connaissances et Savoirs, « SémioSic », 2017.

² Nicole Pignier, « Propositions pour une méso-sémiotique ou sémiotique des milieux », in Amir Biglari et Nathalie Roelens (dir.), *La sémiotique et son autre*, Paris, Kimé, à paraître.

³ Augustin Berque, *Histoire de l'habitat idéal. De l'Orient à l'Occident*, Paris, Le félin poche, « Les marches du temps », 2016 [2010].

⁴ Jakob Von Uexküll, *Milieu animal et milieu humain*, trad. fr. et annotations par Charles Martin-Freville, Paris, Payot & Rivages, 2010 [1934]. Titre original : *Streifzüge durch die Umwelten von Tieren und Menschen*.

saisi par les sens, l'action, la perception en tant que quelque chose. Von Uexküll fut en effet le premier en biologie à appréhender le vivant comme constitué d'une infinité de mondes perceptifs, tous liés entre eux sur le mode de l'orchestration et non selon un ordre d'interdépendances hiérarchiques dictées par la nécessité.

Nous nous demanderons, dans la première partie de cette étude, en quoi et pourquoi la thèse, soutenue par Emile Benveniste, de la symbolisation propre aux êtres humains peut être discutée voire invalidée. Mais à partir de quelle base peut-on dire qu'il y a de l'énonciation et de la communication sans tomber dans une projection anthropomorphique. Dans un deuxième temps, nous interrogerons la spécificité de l'énonciation animale. Est-ce bien au singulier qu'il convient de désigner cette dernière ? Peut-on parler des facultés de la puce à symboliser et à énoncer comme on peut l'envisager pour l'éléphant ? L'énonciation animale pose la question de l'énonciation des autres êtres vivants. C'est pourquoi, nous proposerons, en troisième partie, un élargissement fondé sur l'hypothèse d'une énonciation minimale chez tout être vivant. Peut-on parler d'une énonciation sans sujet ?

La faculté de symbolisation est-elle propre aux êtres humains ?

Une thèse très répandue aujourd'hui encore en sciences humaines et notamment en sciences du langage consiste à affirmer que la réalité n'a de sens que le sens que nous, les humains, lui donnons. Cela, en raison de notre aptitude à posséder des systèmes linguistiques et sémiotiques. Dans *Problèmes de linguistique générale*, Benveniste affirme par exemple que le langage, condition de la pensée comme de l'éveil de la conscience, est le propre de l'humain :

[Il] représente la forme la plus haute d'une faculté qui est inhérente à la condition humaine, la faculté de symboliser. Entendons par là, très largement, la faculté de représenter le réel par un « signe » et de comprendre le « signe » comme représentant le réel, donc d'établir un rapport de « signification » entre quelque chose et quelque chose d'autre.⁶

Ainsi les langues et les autres systèmes sémiotiques dérivés *via* lesquels se réalise le langage fondent-ils la culture, ce « milieu humain » qui « donne à la vie et à l'activité humaines forme, sens et contenu »⁷. La culture, inexistante chez les animaux

⁵ Tetsurô Watsuji, *Fûdo, le milieu humain*, Paris, CNRS, trad. fr et commentaires d'Augustin Berque, 2011. Version originale : *Fûdo. Ningengakuteki kôzatsu* Tokyo, Iwanami, 1935.

⁶ Emile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Tome 1, Paris, Gallimard, 1966, p. 26.

est « inhérente à la société des hommes », elle constitue « un phénomène entièrement symbolique ». « Par la langue, l'homme assimile la culture, la perpétue ou la transforme. »⁸

Partant de ce postulat, le sémioticien observe comment les constructions symboliques produisent des effets de naturalité, en jouant sur des systèmes de signes ; il observe comment les discours expriment et génèrent nos univers de croyances, nos interprétations du réel, en leur affectant de la valeur. Mais pour le paléanthropologue Pascal Picq, la thèse consistant à affirmer que seuls les êtres humains possèdent des capacités à symboliser, à interpréter, à communiquer pointe ce qu'il nomme des « travers épistémologiques ». Il dénonce « l'arrogance » et « le complexe de supériorité d'*Homo Sapiens* qui perd toute sagesse épistémologique dès lors qu'il s'agit de réfléchir à sa propre évolution », faisant « impasse sur les grands singes et les autres espèces »⁹. Il rappelle que de nombreuses études ont permis de mettre en évidence notamment chez les chimpanzés, « des capacités cognitives homologues aux nôtres pour apprendre et utiliser des modes de communication symbolique »¹⁰. En outre, d'après ce dernier, « on peut constater que la plupart des fonctions attribuées au langage humain se retrouvent, à des degrés très divers et selon des modalités plus ou moins discrètes selon les espèces, dans les modes de communication des grands singes, des singes ou d'espèces appartenant à des lignées plus éloignées »¹¹. Ainsi, des analyses de scènes filmées entre chimpanzés par Pascal Picq ressortent « les fonctions narratives et argumentatives, ainsi que la capacité d'évoquer l'écoulement du temps, des notions d'obligation, de devoir, etc. »¹²

Le paléanthropologue n'est pas le seul à pointer les limites des thèses de Benveniste et de nombre de ses pairs. Le biologiste Jean-Claude Ameisen fait référence, dans son ouvrage *Sur les épaules de Darwin. Les battements du temps*, à une étude menée par des écologues américains, John Endler et Laura Kelley qui mettent en valeur la présence chez les oiseaux jardiniers notamment, d'une fonction esthétique, poétique. Les mâles passent des semaines à bâtir des tonnelles, à les orner d'objets de couleur, selon des dispositions propres à l'illusion d'optique, à des effets de perspective. La composition du jardin où ces oiseaux vont

⁷ Chez Benveniste, la langue est le système symbolique fondateur, « tous les autres systèmes de communication graphiques, gestuels, visuels, etc. en sont dérivés et le supposent » (*Ibid.*, p. 28). Des sémioticiens comme Algirdas Julien Greimas nuancent cette thèse, partant du principe que chaque système symbolique a son autonomie et qu'il faut donc l'étudier comme tel. Cela dit, la thèse d'une capacité de symbolisation propre à l'humain est commune aux deux auteurs.

⁸ *Ibid.*, p. 30.

⁹ Pascal, Picq, « Les temps de la parole : l'apparition du langage articulé », in Pascal Picq, Jean-Louis Dessalles, et Bernard Victorri (dir.), *Les origines du langage*, Paris, Le Pommier, 2010, p. 70-71.

¹⁰ *Ibid.*, p. 41.

¹¹ *Ibid.*, p. 27.

¹² *Ibid.*

faire leur cour révélerait d'autres desseins que des fins fonctionnelles ou biologiques, il s'agirait d'une aptitude à faire preuve d'un « sens de l'esthétique »¹³. L'étude relatée nous amène à faire l'hypothèse d'une véritable capacité d'énonciation architecturale dont la force poétique, les jeux rythmiques peuvent rappeler la fonction poétique du langage décrite par Roman Jakobson.

Dans *La communication animale*, l'éthologue Jean-Pierre Jost¹⁴ apporte plusieurs cas de figure particuliers. Il précise qu'à plusieurs reprises, des chercheurs différents ont observé que les éléphants transportent avec leur trompe en des endroits particuliers des ossements de leurs défunts, ils pratiquent ensuite des rencontres régulières lors desquelles ils tournent en cercle autour des os sur un rythme lent et régulier. Ne s'agit-il pas là d'une expression gestuelle tout à fait symbolique ? Les signes gestuels consistent en l'occurrence à se représenter l'absent et à faire acte de mémoire, collectivement. Jean-Pierre Jost note également l'exemple de ce que les éthologues appellent « la ruse du coq » ; le gallinacé est capable de « tromper l'ennemi », un coq rival en l'occurrence, en émettant des cris qui d'ordinaire servent à exprimer la présence de nourriture. De telles productions de signes sonores nécessitent une aptitude à se représenter quelque chose d'absent, à prévoir, souhaiter aussi la réaction de l'autre. En termes sémiotiques, cela semble bien relever d'une capacité à énoncer, c'est-à-dire à produire un ensemble de signes donnés à interpréter à autrui, avec une intentionnalité particulière.

Ce cas, que pourraient aisément compléter les capacités de nombreuses espèces de singes à faire des blagues, semble manifester des capacités énonciatives. Qu'en est-il des capacités communicationnelles ? Selon Greimas, la communication comprend « toute action de l'homme sur les autres hommes », toute action « créatrice des relations intersubjectives, fondatrices de la société »¹⁵. Il différencie la communication de la production qui, elle, consiste à agir sur les choses et sur la nature. Si l'on retient dans cette appréhension relativement large de la communication l'idée d'une action créative de relations intersubjectives, les cas cités démontrent alors que la communication, tout comme l'énonciation via des ensembles de signes symboliques, ne sont pas réservées aux êtres humains, la différence entre l'énonciation humaine et l'énonciation animale n'étant sans doute pas tant de nature que de degré.

¹³ Jean-Claude Ameisen, *Sur les épaules de Darwin. Les battements du temps*, Paris, Les Liens qui libèrent, 2012, p. 357-364.

¹⁴ Jean-Pierre Jost, *La Communication et l'intelligence chez les animaux ou « smart faune »*, Paris, Connaissances et Savoirs, 2014.

¹⁵ Algirdas Julien Greimas et Joseph Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie et du langage*, Paris, Hachette, 1993 [1979], p. 46.

Quelles spécificités pour l'énonciation animale ?

Dans *Le Grand orchestre animal*, Bernie Krause, bioacousticien, montre que les modulations, variations, silences et expressions sonores des animaux dans un milieu forestier donné, entre autres en Amazonie, en Afrique, ne peuvent se comprendre que dans une dynamique énonciative¹⁶. Les mammifères, insectes, oiseaux s'expriment relativement à l'expression d'autres espèces, à leur silence, à la force du vent et à son orientation. Ils s'ajustent à leur milieu non par déterminisme mais avec créativité, ils ajustent les signes sonores qu'ils produisent dans une interaction continue. *In vivo*, dans une interaction entre la géophonie (le vent, la terre, l'eau, le feu), ils modulent leurs chants, leurs cris, faisant émerger ainsi un « paysage sonore » ou « biophonie » pour reprendre les mots de l'auteur ; il s'agit d'énonciations animales qui se rencontrent, s'unissent sans jamais se fondre, en tensions coopératives ou compétitives. Jean-Claude Ameisen, commentant l'œuvre de Krause explique que sans porter attention aux paysages sonores qu'ils constituent, les humains se posent en rupture avec la dynamique de la biophonie. Sans le vouloir, en des lieux toujours plus nombreux, ils l'empêchent de s'énoncer et d'exister.¹⁷

Ce constat fait écho à celui de Berque. Ce dernier questionne les limites des absolutismes qui conduisent les êtres humains à couper leur monde de sa base existentielle et à appliquer des utopies qui excluent de fait la capacité énonciative des espèces vivantes. Absolutismes dont le christianisme et le modernisme auraient été les fers de lance. Selon Berque, il y a « nécessité d'ajuster notre monde à la Terre, qui en est le support. Or, nous agissons comme si notre monde était à lui-même son propre étalon. Nous l'absolutisons, alors qu'il n'existerait pas nous n'existerions pas – sans cette base matricielle : la Terre. »¹⁸. Et pour ajuster notre monde à la Terre, il faut être capable de porter son attention à la multiplicité des mondes perceptifs propres à un milieu, inclure ces mondes dans le plan d'immanence avec lequel nous interrogeons ce qui peut faire sens dans un milieu de vie. Réfléchir à l'énonciation animale, n'est-ce pas aussi entrevoir les limites de la croyance que tout est à la mesure de l'être humain et que la réalité n'a de sens que celui que nous lui donnons ? Cette croyance ne nous amène-t-elle pas à couper nos

¹⁶ Bernie Krause, *Le grand orchestre animal*, trad. fr. Thierry Piélat, Paris, Flammarion, 2013. Version anglaise : *The great animal orchestra*, Little, Brown and Company, 2012.

¹⁷ Jean-Claude Ameisen, *Sur les épaules de Darwin. Les battements du temps*, op. cit., p. 206-207.

¹⁸ Augustin Berque, *Histoire de l'habitat idéal. De l'Orient à l'Occident*, op. cit., p. 347.

capacités techno-symboliques du vivant, de la biosphère, ce que semble exprimer le syntagme d'une « vie hors-sol » ?

Par ailleurs, la *praxis énonciative* appréhendée comme dynamique culturelle¹⁹ pourrait concerner, dans une moindre mesure, les animaux. Les éthologues ont observé par exemple, des variations de chants selon les groupes de baleines, des variations dans la manière de fabriquer des outils selon les groupes de corneilles à partir des aptitudes bio-physiologiques que possèdent les espèces. Ces renouvellements, variations des bases communes aux différents groupes d'une même espèce, donnent lieu à une transmission intergénérationnelle avec des évolutions possibles bien entendu²⁰. L'apprentissage et la transmission culturelle ne seraient donc pas réservés aux êtres humains mais relèveraient de différences de degrés selon les aptitudes de certaines espèces à communiquer via des processus éco-techno-symboliques.

3. Énonciations individuelle, collective, sans sujet

Les biologistes Stefano Mancuso et Alessandra Viola dans l'ouvrage *Brillant Green. The surprising history and Science of Plant Intelligence*²¹ traitent des capacités perceptives des plantes. Ces dernières, disent les deux auteurs, ont une mémoire, une intelligence individuelle et collective, elles grandissent, se développent, disparaissent en fonction de leurs interactions – intelligentes – avec leur milieu. Leurs racines jouent le rôle du cerveau ; dans une petite région située à l'extrémité de celles-ci, les plantes produisent des substances par lesquels elles « communiquent » selon les termes des deux biologistes, avec les autres plantes. Elles « communiquent » également avec les animaux, les attirant entre autres pour les manger – quand il s'agit de plantes carnivores – ou pour qu'ils transportent le pollen²².

Il y a bien action de la plante sur les autres êtres vivants qui sont dans son environnement mais s'agit-il d'une action de communication intentionnelle, consciente et réflexive ? Sans parler de communication via des signes symboliques, on note la capacité des êtres végétaux à percevoir et à se donner à percevoir dans

¹⁹ Denis Bertrand, *Précis de sémiotique littéraire*, Paris, Nathan Université, « Fac Linguistique », 2000, p. 55.

²⁰ Jean-Pierre Jost, *La Communication et l'intelligence chez les animaux ou « smart faune »*, op. cit.

²¹ Stefano Mancuso et Alessandra Viola, *Brillant Green, The Surprising History and Science of Plant Intelligence*, trad. ang. Joan Benham, London, Island Press, 2015. Version originale : *Verde brillante : Sensibilità e intelligenza del mondo vegetale*, Milano, Giunti S.p.A, 2013.

²² *Ibid.*, p. 156-157.

un rapport de contiguïté ou de proximité. Cette aptitude relève d'une conscience minimale, si l'on en croit les mots de Maurice Merleau-Ponty : « La conscience est originairement non pas un « je pense que » mais un « je peux » (...). Mouvoir son corps, c'est viser à travers lui les choses, c'est le laisser répondre à leur sollicitation qui s'exerce sur lui sans aucune représentation. »²³

Pour le phénoménologue, le « je peux » désigne la capacité à sentir avec nos différents sens, nous mouvoir et nous émouvoir. Cette attitude est celle de notre corps propre, celui que nous percevons, et c'est aussi en tant qu'être de perception que nous sentons, percevons les autres et les choses. Une conscience minimale qui, sans relations symboliques serait tout de même présente chez les plantes dans la mesure où elles ne feraient pas que vivre dans leur milieu ; elles se vivraient dans leur milieu, elles vivraient leur milieu plutôt qu'elles ne vivraient de façon intransitive et immédiate.

Peut-on alors faire l'hypothèse d'une subjectivité et d'une énonciation sans sujet ? Cette conscience minimale sous-tendrait et accompagnerait un « pouvoir » et un « vouloir » présents chez tous les êtres vivants, en tant qu'organismes, individus ou espèces, une capacité à *ek-sister*, à « être soi » en sortant de soi, en interrelations avec son milieu, une capacité propre aux êtres vivants. Il s'agit là, d'après Kinji Imanishi et Berque d'un mouvement de *subjectité* :

[...] Nous devrions sans doute, au XXI^e siècle, dégager méthodiquement la voie d'une *bioherméneutique*, fondée sur la biosémiotique et l'éthologie, pour entériner rationnellement le fait que tout le vivant, à quelque niveau ontologique que ce soit, est doué d'un certain être-soi – qu'il est donc doué de subjectité à son propre niveau, comme nous le sommes nous-mêmes au niveau qui nous est propre (celui du *cogito*, en particulier) ; et que par conséquent, tous ces divers degrés de subjectité sont capables intrinsèquement de *motiver des raisons d'agir*, pas seulement de fonctionner selon une mécanique aveugle (hormis le seul *cogito*).²⁴

Le vivant procéderait en quelque sorte d'une indifférence causale relative comme le suggère le philosophe allemand Hans Jonas :

Ajoutons encore un mot d'explication à propos du type de « vouloir » qui est ici attribué à la nature. C'est un vouloir de dépassement de soi-même, mais qui n'a pas besoin d'être lié à un « savoir » et certainement pas à un savoir anticipatif ni à la représentation d'un but mais bien à une capacité de discernement – de telle sorte que quand elle rencontre la configuration physique favorable la causalité n'est pas indifférente à son invitation, mais lui obéit préférentiellement et elle se

²³ Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945, p. 161.

²⁴ Augustin Berque, « La mésologie d'Imanishi », in Kinji Imanishi, *La liberté dans l'évolution*, trad. fr. Augustin Berque, Paris, Wildproject, « Domaine sauvage », 2015, p. 186.

glisse dans l'ouverture qui s'offre à elle pour ensuite se frayer son lit à travers les différentes occasions ultérieures.²⁵

Le mouvement de *subjectité* qu'Imanishi observe dans ses travaux d'éthologue et de biologiste, et dont Augustin Berque précise le principe sémiotique, coïncide exactement avec ce que Jonas décrit. Il ne s'agit pas d'orientations arbitraires, hasardeuses ou à l'inverse liées à de la nécessité. Il s'agit de sens par ajustement à des « occasions », non programmé, d'une « subjectivité sans sujet » capable d'apprécier son milieu. Il s'agit de :

La dissémination d'une intériorité appétitive germinale à travers d'innombrables particules individuelles plutôt qu'à travers une unité originaire à l'intérieur d'un sujet métaphysique [...] Des « unités » d'associations discrètes du divers organique ou inorganique, seraient alors déjà un résultat évolué, une cristallisation pour ainsi dire, de cette visée dispersée et elles seraient inséparables de la différence ou de l'individuation.²⁶

Ce vouloir, cette raison d'agir spécifique et imprévisible, par ajustement et réorientation continue en fonction du moment et de l'occasion, fondés sur des capacités de discernement et d'appréciation, Jonas le nomme *appétition*. Une appétition de chaque être vivant, disponible aux occasions, s'exprimant dans les situations concrètes qui rendent possibles des réorientations.²⁷ L'appétition chez Jonas fait écho en tous points à la subjectité chez Imanishi et Berque. Les deux notions désignent la dynamique d'une subjectivité sans sujet que ces derniers appellent une « ambiance », une capacité à être soi en *ek-sistant* dans son milieu. Il ne s'agit pas d'un sujet autonome, d'un Moi-sujet transcendantal ou d'un sujet face à un objet mais d'un actant ambiant, tissé dans son milieu et se faisant, le tissant.

Il ne s'agit pas d'un « pas encore sujet » mais d'autre chose ; d'une tension entre partenaires accueillants/accueillis. Ce faisant, les plantes, les bactéries, les micro-organismes n'énoncent pas au sens de « produire des discours à l'aide de signes symboliques » mais on pourrait dire qu'ils énoncent au sens où ils manifestent quelque chose d'eux-mêmes aux autres avec une intentionnalité particulière, sans forcément d'intention²⁸. Ils perçoivent ce que leur milieu manifeste dans la mesure relative de leur monde perceptif. En appréhendant

²⁵ Hans Jonas, *Le Principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*, Paris, Cerf, 2006, p. 108.

²⁶ *Ibid.*, p. 107.

²⁷ *Ibid.*, p. 113.

²⁸ C'est la distinction que Greimas fait entre intention et intentionnalité. Pour lui, l'intentionnalité permet de concevoir l'acte « comme une tension qui s'inscrit entre les deux modes d'existence : la virtualité et la réalisation ». La notion d'intention, quand elle est utilisée comme exclusive pour définir l'acte de communication lui « paraît critiquable dans la mesure où la communication est alors envisagée comme un acte volontaire – ce qu'elle n'est pas toujours – et comme un acte conscient a – ce qui relève d'une conception psychologique par trop simpliste de l'homme » (Algirdas Julien Greimas et Joseph Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage, op. cit.*, p. 190).

l'énonciation en tant que processus de manifestation de quelque chose dans un lien sémiotique et perceptif, processus d'ancrage de partenaires dans la concrétude des choses, on peut faire l'hypothèse qu'il y a là une énonciation sans sujet symbolique. Cela même quand l'espèce, le milieu ou des organismes et individus dépourvus de capacités symboliques manifestent quelque chose d'eux dans un lien perceptif, lien d'appréciation, de dépréciation, de choix de partenaires. L'énonciation sans sujet consisterait alors pour un être vivant à manifester quelque chose avec une intentionnalité et la co-énonciation consisterait à accueillir ce que les choses et les êtres manifestent relativement à leur conscience minimale.

La définition de l'énonciation que proposent Jacques Fontanille et Claude Zilberberg nous rappelle qu'il y a dans ce concept un acte concret, incarné consistant à ancrer le symbolique dans les choses pour rendre les signes perceptibles et interprétables :

[L]'énonciation est une *praxis* dans l'exacte mesure où elle donne un certain statut de réalité [...] aux produits de l'activité de langage : la langue se détache du « monde naturel » mais la *praxis* énonciative l'y plonge à nouveau, faute de quoi les actes de langage n'auraient aucune efficacité dans ce monde-là. Il y a bien deux activités sémiotiques, les activités verbales et les activités non-verbales, mais elles relèvent d'une seule et même « praxis ». ²⁹

Nous avons par ailleurs précisé pourquoi nous ne partageons pas la thèse qui consiste à penser la langue comme foncièrement coupée du « monde naturel »³⁰. En revanche, à la suite de Greimas, Fontanille et Zilberberg, nous appréhendons l'énonciation comme manifestation perceptive des signes énoncés. Quand il s'agit de processus perceptifs fait de signes « ambiants », non construits symboliquement mais non sans intentionnalité, n'y a-t-il pas aussi quelque chose qui relève d'une manifestation *ek-sistentielle*, individuelle ou collective accueillie par d'autres êtres vivants, à destination d'autres êtres vivants et exprimant/généralisant le milieu ?

Conclusion

L'énonciation animale combine sans doute, à divers degrés, des sémoses – association de plans de l'expression/plan de contenus interprétatifs – par relation de contiguïté physico-perceptive, sensorielle, la synesthésie affectant les êtres vivants par association d'une multiplicité de manifestations sensorielles, y compris la respiration, le rythme. En effet, chaque être vivant et chaque espèce déploie des capacités associatives spécifiques, variables. Mais la mise en mouvement du sens par les sens, par le jeu synesthésique dans la relation de contiguïté semble

²⁹ Jacques Fontanille et Claude Zilberberg, *Tension et signification*, Sprimont, Mardaga, « Philosophie et Langage », 1998, p. 128.

³⁰ Nicole Pignier, « Propositions pour une méso-sémiotique ou sémiotique des milieux », article cité.

davantage, chez les animaux, en tension plutôt qu'en opposition avec un sens plus symbolique, par relation langagière cette fois. À ce titre, la méso-sémiotique convoque aussi le travail des éthologues, biologistes qui questionnent les aptitudes langagières des animaux et les aptitudes perceptives des plantes.

En portant son attention aux modes relationnels entre les êtres vivants et leur milieu, on se pose la question des écarts, des passerelles, des continuités entre relation par contiguïté physico-perceptive et relation symbolique. Ainsi, les énoncés symboliques n'ont-ils pas vocation à nous « toucher » via l'expression d'une force du dire ? Nous avons par ailleurs mis en évidence les composantes dynamiques et pas seulement formelles de toute énonciation ; selon nous, l'énonciation est une mise en mouvement, un processus fondé sur une force perceptive d'où émerge l'énoncé : « Nous supposons que l'énonciation constitue un acte de perception au fil duquel les forces du vécu, réel ou fictif, entrent en tension avec des forces du dire, motivent des forces du dire en jeu dans l'élaboration des formes. »³¹

La « parole parlante [...] dans laquelle l'intention significative se trouve à l'état naissant », dans laquelle l'existence se polarise en un certain sens³², invite à être attentif à l'énonciation en devenir où les modulations, les évolutions de l'expression sont liées aux dynamiques perceptives. Ce sont ces modulations qui permettent de vivre les discours des autres comme « accent, ton », d'en faire l'expérience d'une relation au monde, à autrui.

La méso-sémiotique participe donc d'une sémiotique de l'écart ; elle est attentive aux jeux entre des forces de vie qui fondent les formes de vie esthétiques, perceptives et énonciatives. Parler de forces et de *formes de vie* biologiques, cela signifie que la méso-sémiotique est attentive aux dynamiques du milieu propices au (re)déploiement d'une multiplicité de formes de vie et pas seulement d'espèces, formes de vie éthologiques, génétiques, physiologiques³³. Mais la notion de *forces de vie* signifie également, selon des auteurs de disciplines diverses tels que Imanishi, Berque, Jonas, que chacun des organismes, chacune des espèces, s'installe, choisit un milieu selon une force de subjectivité, d'appétition, de volition. Un mouvement sans but précis qui bifurque, s'oriente selon l'occasion du moment et dans l'interaction avec le milieu. Un mouvement qui prend sens à partir de facultés qu'un organisme ou une espèce possède pour apprécier son milieu et le percevoir. Ces forces énonciatives, sans subjectivité, sans intention précise mais fondées sur une intentionnalité, variables selon les espèces et les organismes font émaner et

³¹ Nicole Pignier, *De la vie des textes aux formes et forces de vie. Texte, sens et communication, entre esthétique et éthique*, Limoges, Actes Sémiotiques, 2013, p. 18. <http://epublications.unilim.fr/revues/as/4786>

³² Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, op. cit., p. 229.

³³ Gilles Bœuf, *La biodiversité, de l'océan à la cité*, Paris, Fayard, « Collège de France », 2014, p. 19-20.

expriment des formes de vie sociales, des manières d'être à son milieu, des façons de se nourrir, de se reproduire, ...

Les forces et formes de vie biologiques sembleraient par conséquent être liées, réciproquement, aux forces et formes de vie perceptives et esthétiques. Des conceptions qui écartent donc la thèse du déterminisme causal et utilitaire pour expliquer l'évolution des espèces, tout autant qu'elles écartent les reconnaissances possibles des formes de vie en tant qu'expression d'une identité au sens d'une manière d'être au monde d'un sujet stratégique et autonome. Elles invitent à prendre soin des variations continues entre les êtres vivants et leur milieu d'existence³⁴.

³⁴ Nous avons par ailleurs explicité notre approche des notions de *force de vie* et de *forme de vie* eu égard aux autres approches des formes de vie en sémiotique, de L. Wittgenstein à J. Fontanille (Nicole Pignier, *De la vie des textes aux formes et forces de vie. Texte, sens et communication, entre esthésie et éthique*, op. cit., p. 24-34).

BIBLIOGRAPHIE

- Ameisen, Jean-Claude, *Sur les épaules de Darwin. Les battements du temps*, Paris, Les Liens qui libèrent, 2012.
- Benveniste, Emile, *Problèmes de linguistique générale*, Tome 1, Paris, Gallimard, 1966.
- Berque, Augustin, *Histoire de l'habitat idéal. De l'Orient à l'Occident*, Paris, Le félin poche, « Les marches du temps », 2016 [2010].
- Bertrand, Denis, *Précis de sémiotique littéraire*, Paris, Nathan Université, « Fac Linguistique », 2000.
- Bœuf, Gilles, *La biodiversité, de l'océan à la cité*, Paris, Fayard, « Collège de France », 2014.
- Fontanille, Jacques et Zilberberg, Claude, *Tension et signification*, Sprimont, Mardaga, « Philosophie et Langage », 1998.
- Greimas, Algirdas Julien et Courtés, Joseph, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie et du langage*, Paris, Hachette, 1993 [1979].
- Imanishi, Kinji, *La liberté dans l'évolution*, suivi de *La mésologie d'Imanishi* par Augustin Berque, trad. fr. Augustin Berque, Paris, Wildproject, « Domaine sauvage », 2015. Version originale : *Shutaisei no shinkaron*, Chûôkôron, 1980.
- Jonas, Hans, *Le Principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*, Paris, Cerf, 2006.
- Jost, Jean-Pierre, *La Communication et l'intelligence chez les animaux ou « smart faune »*, Paris, Connaissances et Savoirs, 2014.
- Krause, Bernie, *Le grand orchestre animal*, trad. fr. Thierry Piélat, Paris, Flammarion, 2013. Version anglaise : *The great animal orchestra*, Little, Brown and Company, 2012.
- Mancuso, Stefano et Viola, Alessandra, *Brilliant Green, The Surprising History and Science of Plant Intelligence*, trad. ang. Joan Benham, London, Island Press, 2015. Version originale : *Verde brillante : Sensibilità e intelligenza del mondo vegetale*, Milano, Giunti S.p.A, 2013.
- Merleau-Ponty, Maurice, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945.
- Picq, Pascal, « Les temps de la parole : l'apparition du langage articulé », in Picq, Pascal, Dessalles Jean-Louis et Victorri Bernard (dir.), *Les origines du langage*, Paris, Le Pommier, 2010.
- Pignier, Nicole, *Le design et le vivant. Cultures, agricultures et milieux paysagers*, Paris, Connaissances et Savoirs, « SémioSic », 2017.
- , « Propositions pour une méso-sémiotique ou sémiotique des milieux », in Biglari Amir et Roelens Nathalie (dir.), *La sémiotique et son autre*, Paris, Kimé, à paraître fin 2017.
- , *De la vie des textes aux formes et forces de vie. Texte, sens et communication, entre esthésie et éthique*, Limoges, Actes Sémiotiques, 2013.

<http://epublications.unilim.fr/revues/as/4786>

Uexküll, Jakob Von, *Milieu animal et milieu humain*, trad. fr. et annotations par Charles Martin-Freville, Paris, Payot & Rivages, 2010. Version originale : *Streifzüge durch die Umwelten von Tieren und Menschen*, 1934.

Watsuji, Tetsurô, *Fûdo, le milieu humain*, trad. fr. et commentaires d'Augustin Berque, Paris, CNRS, 2011. Version originale : *Fûdo. Ningengakuteki kôsatsu* Tokyo, Iwanami, 1935.

PLAN

- [Introduction](#)
- [La faculté de symbolisation est-elle propre aux êtres humains ?](#)
- [Quelles spécificités pour l'énonciation animale ?](#)
- [3. Énonciations individuelle, collective, sans sujet](#)
- [Conclusion](#)

AUTEUR

Nicole Pignier

[Voir ses autres contributions](#)

Université de Limoges

Courriel : nicole.pignier@gmail.com